

RYAN DAVID JAHN

De bons voisins

roman traduit de l'américain
par Simon Baril

ACTES SUD

Pour Mary, avec tout mon amour.

Ça commence sur un parking.

Le parking se trouve à l'arrière d'un bar sportif, un bâtiment en brique qui a accumulé les blessures et les cicatrices au cours de sa longue histoire. Il s'est fait percuter par des conducteurs en état d'ébriété qui ont passé la marche arrière au lieu de la marche avant, s'est fait taillader par des gens qui ont gravé leurs initiales sur les murs, et prendre d'assaut par des vandales ivres. Un soir, il y a quinze ans, quelqu'un a tenté d'y mettre le feu. Malheureusement pour le pyromane en puissance, la météo avait prévu de la pluie. De sorte que le bar est toujours là.

Il est presque quatre heures du matin – trois heures cinquante-huit –, un moment d'obscurité parfaite où aucun soupçon de lumière ne pointe encore à l'est. Il fait nuit noire.

Le bar est fermé et silencieux.

Seules trois voitures sont garées sur son parking habituellement bondé : une Studebaker de 1957, une Oldsmobile de 1953 et une Ford Galaxie de 1962 à l'aile cabossée. Deux d'entre elles appartiennent à des clients : l'un est un vendeur à domicile qui consacre ses journées à essayer de fourguer des aspirateurs ; l'autre, un chômeur qui passe les siennes à

contempler les fissures du plafond de l'appartement dont il n'a pas payé le loyer depuis trois mois. Tous deux ont bu quelques coups de trop plus tôt dans la soirée et ont trouvé un autre moyen de rentrer chez eux – le taxi, sans doute. C'est sûrement le cas du chômeur. Le vendeur s'est peut-être fait accompagner par un camarade, mais le chômeur, lui, a presque certainement pris un taxi. Quand il vous reste trente dollars et que le montant du loyer c'est quatre-vingts, inutile d'économiser. Buvez jusqu'à l'ivresse et payez-vous un taxi pour rentrer. Si l'on doit toucher le fond, autant prendre plaisir à la chute. C'est quand il vous reste quatre-vingt-sept dollars et que le loyer s'élève à quatre-vingts qu'il faut se restreindre.

Des gobelets en carton et d'autres déchets – journaux, emballages alimentaires – jonchent l'asphalte décoloré par le soleil. Un bref instant, une brise que l'on entend gémir chasse tous ces détritrus en travers du macadam fendillé, réorganisant légèrement leur position avant de s'évanouir.

Et c'est alors qu'une jolie fille – une femme, à vrai dire, bien qu'elle ne se *sente* pas adulte – sort du bar, poussant la porte.

Elle se nomme Katrina – Katrina Marino –, mais presque tout le monde l'appelle Kat. Les seules personnes qui l'appellent encore Katrina sont ses parents, à qui elle parle chaque samedi au téléphone. Ils vivent à près de six cent cinquante kilomètres, mais ça ne les empêche pas de lui taper sur les nerfs, oh non ! Quand vas-tu enfin te montrer raisonnable et quitter cette ville, Katrina ? C'est un dangereux cloaque. Quand vas-tu te trouver un jeune homme bien avec qui te mettre en couple, Katrina ? Une fille de ton âge ne devrait pas être célibataire. Tu es plus près de la trentaine que de tes vingt ans,

tu sais. Bientôt, tu n'auras plus cette beauté encore fraîche qui permet de décrocher un homme bien, un docteur ou un avocat, et il faudra que tu te contentes de moins. Tu ne voudrais pas te résoudre à ça, n'est-ce pas, Katrina ?

Une fois sortie, Kat tend le bras en arrière pour palper le mur, à la recherche d'une protubérance. Elle finit par la sentir, un interrupteur qu'elle pousse vers le bas. Clic. Les fenêtres du bar plongent dans le noir, et la lumière qui débordait sur le parking, blanchissant l'asphalte gris, s'efface.

Kat referme la porte et la verrouille, tournant la poignée une dernière fois pour vérifier, puis rabat le portail en métal – vlan ! – et fixe le cadenas.

Le portail et le cadenas ne sont là que depuis six mois et ne sont pas vraiment assortis à l'aspect délabré du reste du bar. De neuf, il y a également les barreaux des fenêtres. Quelqu'un a forcé la porte arrière, pris l'argent derrière le comptoir ainsi qu'une caisse de whisky avant de s'enfuir en brisant une vitre. Pourquoi cette personne n'est pas tout simplement ressortie par la porte, personne ne le sait.

Le préjudice en termes de whisky et d'argent liquide ne constituait pas en lui-même une tragédie. Mais le coût des réparations, par contre, a fait très mal. Sans parler de la perte de revenus : l'établissement a dû rester fermé pendant quarante-huit heures.

Kat n'est que la gérante de nuit, mais elle se sent tout de même responsable de ce bar.

A peine a-t-elle fait un pas en direction de sa Studebaker que Kat, fatiguée, rattrapée par sa longue nuit maintenant que l'adrénaline de la soirée est entièrement épuisée, s'aperçoit que sa voiture semble pencher vers la droite, sans pouvoir d'abord dire pourquoi, ni même si c'est vraiment le cas. Peut-être est-ce une illusion, un jeu d'ombres.

Il faut qu'elle ait parcouru la moitié de la distance la séparant du véhicule pour se rendre compte que l'inclinaison est bien réelle, que l'une des roues de sa maudite voiture est à plat.

“Nom d'un chien !” s'exclame-t-elle en tapant du pied sur l'asphalte avec colère, sentant le choc lui remonter le long du tibia.

Elle s'approche de la voiture, va directement au coffre, glisse la clé dans la serrure éraflée, tourne vers la gauche – c'est le mauvais sens –, vers la droite – elle entend le verrou basculer –, soulève la porte.

Elle n'y voit rien à l'intérieur.

Elle cherche à tâtons la lampe torche qu'elle range sur le côté gauche, coincée dans l'angle. Sa main se balade dans l'obscurité un moment avant de rencontrer la surface lisse et froide. Ses doigts se referment sur la lampe, elle l'allume. La lumière est faible, jaunâtre, mais c'est mieux que rien. Et maintenant qu'elle arrive à les distinguer, elle attrape la roue de secours et le cric – à ce moment-là, un bref sourire se dessine aux coins de sa bouche.

Kat a toujours été quelqu'un d'un peu emprunté, quelqu'un qui s'observe elle-même à distance, et se voyant ainsi, petit bout de femme d'un mètre cinquante-cinq et quarante-cinq kilos, vêtue d'une robe en laine bleue sous un trois-quarts blanc, avec dans les bras une roue presque aussi grosse qu'elle et un cric très lourd – se voyant ainsi, elle imagine qu'elle doit produire le même effet qu'un hippopotame en tutu. Et cette pensée-là suffit à esquisser un sourire sur ses lèvres. Mais ce sourire a tôt fait d'être gommé dès lors qu'elle songe à la tâche qui l'attend.

Un instant plus tard, Kat est accroupie, en train de lever sa voiture avec le cric afin de changer ce maudit pneu, contemplant le passage de roue qui

semble s'agrandir tandis que le pneu reste fermement planté au sol – avant d'enfin décoller, lui aussi, même si le dessous reste aplati. A priori le pneu devrait se remplir d'air, gonfler, maintenant que plus aucun poids ne l'écrase, mais ce n'est pas le cas.

Et soudain – un bruit derrière elle.

Elle s'immobilise, espérant que ce n'était rien, que le bruit ne va pas se répéter, mais si, et elle tourne la tête pour regarder par-dessus son épaule, inquiète de ce qu'elle pourrait découvrir, cependant il faut bien qu'elle jette un coup d'œil. Kat est quelqu'un qui met toujours les mains devant les yeux quand quelque chose d'affreux se déroule sur l'écran du drive-in – mais elle risque aussi toujours un regard furtif entre ses doigts.

Des feuilles de journal volettent sur l'asphalte, emportant avec elles les nouvelles de la veille.

“C'est rien que le vent, idiotie”, dit-elle.

Rien que le vent.

Elle se tourne à nouveau vers la voiture et reprend ce qu'elle faisait.

Kat balance le pneu crevé et le cric losange dans le coffre – peu importe comment ils atterrissent – qu'elle ferme en le faisant claquer d'un coup sec.

Un clou est à l'origine de la crevaison. Ce truc rouillé et tordu dépassait du flanc intérieur du pneu comme une dent solitaire sur une gencive dégarnie. Kat se rappelle vaguement avoir traversé une zone de chantier en se rendant au boulot : des hommes aux bras bronzés qui réparaient une maison mitoyenne à moitié brûlée, emportant à l'arrière d'un camion des planches cassées d'où sortaient des clous brillants.

Les mains de Kat sont noires de crasse, de poussière de frein, et elle a peur de se toucher, de tacher

sa robe bleu clair ou son manteau blanc. De se salir encore plus. Elle a déjà réussi à se mettre une trace de noir sur la robe en rangeant le pneu dans le coffre.

Espèce de fichu pneu crevé !

Tout ce qu'elle souhaite, c'est rentrer chez elle, se débarrasser de ses vêtements et se glisser d'abord dans un bain chaud, puis dans son lit, sous ses draps frais comme la nuit où elle pourra dormir jusqu'à midi, voire une heure. Et, avec un peu de chance, du moment où sa tête se posera sur l'oreiller jusqu'au moment où le soleil de la mi-journée s'infiltrant à travers la fenêtre la réveillera, elle ne fera que de beaux rêves.

Mais il faut qu'elle commence par arriver chez elle.

Elle ouvre la portière et se laisse choir sur le siège du conducteur, insère la clé et met le contact. La voiture grogne, le bruit d'un fumeur de trois paquets par jour se raclant la gorge. Le moteur tourne – paresseusement.

“Allez, ma petite”, l'encourage Kat.

Elle appuie sur l'accélérateur.

Le moteur tourne un peu plus vite. Encore plus vite. De mieux en mieux. Elle relâche la pédale – attention à ne pas noyer le moteur. Il tourne toujours. Tousse. Pétarade. Et finalement démarre pour de bon.

Dieu soit loué. Kat s'essuie le front, contente de ne pas avoir à appeler un taxi, et à peine ce geste fait, elle se souvient de la crasse sur ses mains, se regarde dans le rétroviseur et rit.

Comme celui d'un clochard dans un film muet, son front est barré d'une traînée noire.

Et elle ne peut même pas se nettoyer, toute tentative ne ferait qu'empirer les choses. Mais Kat s'en

moque. La nuit a été longue. Elle a travaillé dix heures d'affilée et elle est vannée, il ne lui reste plus qu'à rentrer chez elle.

C'est sa dernière mission avant le lever du soleil.